

4

Villes et créativité des enfants et des jeunes au Cameroun

Jean-Marcellin Manga

(...) pour comprendre certaines dynamiques sociales et politiques qui se manifestent dans la vie quotidienne en Afrique subsaharienne (...), il faut aller au-delà des pathologies habituellement recensées et exprimées avec condescendance. Il faut abandonner la lecture paternaliste et superficielle des difficultés de l'Afrique et des Africains, et explorer sérieusement le substrat philosophique et les schémas de raisonnement qui se dissimulent derrière les comportements les plus banals de la vie quotidienne.

Monga, Célestin, 2009, *Nihilisme et négritude*, Paris, PUF, pp. 30-31.

Introduction : Brèves remarques sur les enfants, les jeunes et la ville

Trois observations majeures sont au départ de la présente analyse. Tout d'abord, il est important de rappeler que, pour qui est attentif au développement de la population camerounaise, il ne fait aucun doute que les enfants et les jeunes constituent deux catégories sociales dont la densité démographique permet de défendre l'idée qu'elles exercent un ascendant éminent dans la configuration morphologique de ladite société.¹

Ensuite, il faut reconnaître que, pour comprendre le Cameroun contemporain et, subséquemment, les enfants et les jeunes qui y vivent, on aurait tort de limiter notre regard à l'effervescence socio-démographique que connaît ce pays du continent noir. En effet, en marge de cette considération, l'autre remarque qui mérite d'être mise en exergue, c'est que l'urbanisation est, après l'inflation

démographique, la métamorphose la plus fondamentale qui traverse de plus en plus la société camerounaise (Nguendo Yongsy 2008 : 25). Les enfants et les jeunes sont tout particulièrement au cœur de ces dynamiques urbaines. Au Cameroun, pareillement à plusieurs autres pays d'Afrique, à l'observation, on ne peut manquer d'être frappé par le constat selon lequel, ce sont eux qui pratiquent de plus en plus la ville.

Les enfants et les jeunes ne se contentent donc pas seulement d'être statistiquement majoritaires. Ils sont aussi les plus présents dans les milieux urbains (Moriba et Fadayomi : 1993). On peut davantage le vérifier dans les villes de Yaoundé et de Douala. Paradoxalement, et c'est là le sens de la troisième observation qu'il est important de relever. Il faut se presser de rappeler que ces catégories ont, jusqu'ici, été méconnues dans la plupart des domaines de la vie sociale. Pour s'en rendre compte, peut-être faut-il se souvenir que, dans les imaginaires populaires, ils restent ces portions sociales que l'on assimile à des *cadets sociaux* (Bayard 1985 : 233-281). Cela expliquerait pourquoi, en dépit des discours et autres slogans politiques, ils tardent à être responsabilisés. Et si quelques analyses sont repérables, qui soulignent les capacités et les aptitudes d'ingéniosité des enfants et des jeunes dans un écosystème social fait de contrariétés protéiformes,

les discours dominants et certains reportages ne voient en eux que « des vagabonds », « des vandales », « des irresponsables », « des contestataires », « des déracinés », « des voyous », « des voleurs », « des bandits », « des pyromanes », « des prostitués », « des drogués », « des délinquants », « des chômeurs (Zoa 1999 : 236).

Les enfants et les jeunes sont ainsi très souvent perçus comme un problème social, appréhendés à travers les catégories de la déviance et de la marginalité, présentés par des images réductrices et négatives qui les enferment dans l'étroitesse des paradigmes de la délinquance et de la paresse. Or, en les affichant de la sorte, on a tendance à ignorer qu'au-delà des figures péjoratives et dévalorisantes qui les confinent dans les conceptions du « voyoutisme » ou de la maladie, les enfants et les jeunes apparaissent comme des acteurs qui produisent une nouvelle culture urbaine. Celle-ci est repérable dès lors que l'on s'intéresse à certaines de leurs formes d'expression, ou encore à certaines activités qu'ils réalisent dans les milieux urbains camerounais.

Au cœur des interrogations qui retiennent notre attention tout au long de cet exercice analytique, la ville nous intéresse prioritairement. De cette ville, il ne faut toutefois pas, à première vue, considérer cet espace que l'on exhibe sous une physionomie avilissante, déterminée à partir d'un implicite culpabilisant.² Dans ce travail, il ne s'agit pas, non plus, dans la perspective des études de sociologie urbaine, de s'intéresser à la ville en tant que site qui offre aux enfants et aux jeunes la possibilité de s'investir dans des activités informelles. Tout comme il ne nous importe guère de nous intéresser, en questionnant le milieu urbain, à certaines

catégories pathologiques où travaillent les enfants et les jeunes. Encore moins, de réfléchir à la ville africaine en tant que celle-ci se donne à voir comme un lieu où les enfants et les jeunes expérimentent diverses modalités de la vulnérabilité comme ont pu le faire de nombreuses analyses.³ L'itinéraire que nous empruntons dans les lignes qui suivent s'oriente vers un axe qualitativement différent : il s'agit d'interroger l'espace urbain camerounais en tant qu'il est un site offrant aux enfants et aux jeunes des opportunités pour l'éradication de la vulnérabilité.

De façon plus précise, il est question pour nous, dans le présent travail, de rejoindre la ville en Afrique en dehors des lieux de la déviance, de l'exclusion et de la marginalité sociale où l'on tend à l'enfermer pour retrouver comment, à travers les avantages qu'elle présente, elle peut être appréhendée comme un cadre qui permet aux enfants et aux jeunes de s'affranchir de la précarité. En optant, comme nous prétendons le faire, d'explorer la ville urbaine camerounaise comme un environnement social et spatial qui offre des possibilités à un très fort pourcentage des groupes parmi les plus vulnérables du continent, il s'agit, pour nous, de nuancer les analyses qui ne voient – souvent à juste titre – les espaces urbains africains que comme des lieux nocifs pour les enfants et les jeunes. En d'autres mots, il est question de retrouver les jeunes dans leurs tête-à-tête quotidiens avec les occasions propices que leur octroie la proximité d'avec le milieu urbain.

L'objectif de cette recherche est donc de rendre compte des opportunités qu'offrent les espaces urbains au Cameroun. Il est question de savoir de quelle manière il est possible de renouveler le regard que l'on porte sur la ville camerounaise en la décrivant, non plus seulement comme un milieu qui obstrue l'émancipation et les potentialités créatrices des enfants et des jeunes, mais plutôt comme un cadre qui crée et offre des possibilités avantageuses pour cette catégorie d'acteurs. Il s'agit aussi de dire, en fournissant des indications précises, de quelles catégories d'enfants et de jeunes il est question. Outre ces centres d'intérêt, notre travail, dans cette analyse, consistera également à identifier à quels types d'opportunités les enfants et les jeunes ont à faire. Bref, il s'agit d'analyser les parcours de réussite à court, moyen et/ou long terme qu'empruntent les enfants et les jeunes et qui sont rendus possibles du fait de l'existence des milieux urbains.

L'hypothèse-force qui nourrit ce travail repose sur l'idée que, en s'efforçant de porter son regard loin des simplifications abusives et négatives qui confinent la ville camerounaise dans les catégories de la délinquance, de la maladie et de la vulnérabilité, les espaces urbains camerounais apparaissent comme des sites qui offrent des opportunités pour les enfants et les jeunes. Celles-ci sont décelables au travers de certaines formes d'activités économiques, agricoles, pastorales, culturelles, sportives, ludiques et politiques qui mettent en question la coloration, par trop négative, que l'on fait des contextes urbains africains.

Considérations méthodologiques : cadre de l'étude, modèle théorique et technique de collecte de données

La ville de Yaoundé définit le site principal à partir duquel cette étude a été conduite. Il s'agit d'un lieu urbain sur lequel nous avons opté d'exécuter le travail de récolte des informations. Par ailleurs, capitale politique du Cameroun, cette agglomération subjugue par la diversité des enfants et des jeunes qui s'y meuvent. Elle est considérée ici comme un espace dynamique en continuelle fluctuation, point d'intersection d'une multitude de cultures africaines issues, aussi bien des différentes contrées du Cameroun que d'autres pays de l'Afrique. C'est un terrain favorable à l'observation et à l'analyse des pratiques sociales et culturelles contemporaines telles que les nouvelles formes de travail dans lesquels s'investissent les segments sociaux qui retiennent notre attention.

La décision de mener cette étude dans un milieu urbain est guidée par la volonté qui est la nôtre de produire des connaissances nouvelles sur la créativité sociale qui apparaît comme l'un des nombreux phénomènes sociaux, culturels et identitaires contemporains qui s'affichent dans un Cameroun moderne et cosmopolite. La ville est envisagée, tout au long de cette réflexion, comme un macrocosme social et culturel particulier, producteur de codes nouveaux, de pratiques, de valeurs culturelles et de représentations collectives originales, dynamiques et métissées. Ainsi, Yaoundé se décline comme le lieu par excellence de la création et de l'invention de nouvelles pratiques culturelles.

En nous intéressant aux manières de travailler qui se dynamisent chez les enfants et les jeunes, le cadre d'insertion de notre terrain d'étude n'est pas figé. C'est la raison pour laquelle, bien que l'espace urbain *yaoundéen* présente, dans cette recherche, l'avantage de s'offrir comme un espace ouvert, il n'est pas en mesure, pris isolément, de circonscrire la géographie de notre étude. A la suite d'Arborio et de Fournier (2001 : 12), nous concédons, « qu'une activité particulière, des pratiques ou un mode de vie communs permettent de délimiter un groupe à prendre pour objet d'étude ». Pour cette raison, la surface retenue pour effectuer cette recherche ne se restreint guère uniquement au site physique d'une ville. Elle est aussi faite d'« un ensemble de pratiques socialement produites, matériellement codifiées et symboliquement objectivées » (Mbembé 2005 : 16) à l'intérieur d'autres sites urbains au Cameroun. Au cœur de ces pratiques, on retrouve les manières de s'occuper, de créer ou encore de travailler qui sont accessibles dès lors que l'on scrute avec attention les signes, les gestes et les attitudes à travers lesquels les enfants et les jeunes font signe à la vie en milieu urbain.

Pour rendre compte des multiples pratiques à travers lesquelles les enfants et les jeunes des villes au Cameroun investissent les milieux urbains pour capter les opportunités qui s'y dramatisent, cette étude peut difficilement contourner une sociologie des expériences sociales qu'expérimentent ces catégories d'acteurs. La

sociologie de l'expérience « vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système » (Dubet 1994 : 105). En la convoquant dans ce travail, il s'est s'agi d'examiner d'une part, les différentes logiques qui influencent les comportements des enfants et des jeunes. D'autre part, le recours à cette approche théorique nous a permis de montrer comment, par voie de conséquence, la subjectivité et la réflexivité de ces acteurs se construisent dans le constant mouvement de va-et-vient qu'entretiennent ces logiques plurielles. Mais, le détour par la sociologie de l'expérience, pour cardinal qu'il soit, n'aurait pas valu grand-chose pour cette recherche si nous n'avions fait intervenir le paradigme théorique des « logiques de l'action ». Cette grille se propose de « mettre au jour les « raisons d'agir » des individus en prenant en compte la diversité des mobiles et des rationalités, et en tenant compte des discours que tiennent les acteurs sur leur propre conduite » (Lallement 2000 : 256-257). À partir de l'approche des logiques d'action que nous avons convoqué, il a été question de montrer que, dans leur affiliation à certaines activités économiques, agricoles, pastorales, culturelles et politiques, les enfants et les jeunes que nous avons questionnés se réfèrent toujours à des logiques d'action plurielles qui font système.⁴

Les techniques de collecte des données utilisées ont consisté en une recherche bibliographique sommaire, une observation directe *in situ*, des entretiens approfondis avec des informateurs privilégiés, notamment certains commerçants, et des récits de vie d'enfants et de jeunes que nous avons approchés dans diverses villes au Cameroun. Les méthodes auxquelles nous avons recouru sont donc essentiellement qualitatives. Elles offrent le privilège de procurer des informations qui apportent un maximum de lumières sur les attitudes, les expériences, les perceptions et les imaginaires qui nourrissent la vie quotidienne de ces acteurs sociaux. En manipulant ces outils, il s'est surtout agi pour nous d'écouter ce que les enfants et les jeunes disent de leurs propres pratiques à analyser.

Précision conceptuelle

Qu'entend-on par créativité ? Cette interrogation nous intéresse. Le terme « créativité » est un mot polysémique difficile à circonscrire. Il tire sa source du verbe latin *creare* qui veut dire « créer ». Au sens strict, créer, c'est donner naissance à quelque chose, inventer, imaginer. Cette signification est assez proche de celle que lui assigne la religion chrétienne.⁵ Mais créer veut aussi dire faire, réaliser quelque chose qui n'existait pas encore. Ses synonymes sont alors : concevoir, élaborer, produire.

La créativité sociale peut être rendue comme étant un processus faisant intervenir des éléments cognitifs, par lequel un groupe d'individus (en l'occurrence ici les enfants et les jeunes) extériorise sa singularité dans la façon de lier des choses, d'associer des idées, d'engendrer des situations qui, par l'aboutissement du résultat

concret de cette démarche processuelle, change, modifie ou transforme la perception, l'usage ou la matérialité auprès d'un public donné. La créativité sociale d'une catégorie d'acteurs qualifie aussi la capacité dont dispose ce groupe à produire, à une période précise, des solutions, des idées ou des concepts qui sont susceptibles de permettre de réaliser, d'une manière efficiente et inattendue, une action. La créativité sociale peut donc être comprise comme équivalente de l'inventivité ou, pour faire corps avec le titre d'un ouvrage d'Alex Osborn (1971), de *l'imagination constructive*. Allusion est faite ici à la capacité de produire des idées grâce à l'imagination. La créativité sociale fait ainsi appel aux fonctions inventives, à l'imagination créatrice.

Grosso modo, on peut catégoriser les précisions faites autour du concept de « créativité » et de la notion de « créativité sociale » autour de trois grands sens. Premièrement, la créativité sociale renvoie à un acte par et/ou à travers lequel quelque chose voit le jour dans une société donnée. A ce niveau, la créativité est attribuée à des processus cognitifs, à l'influence de l'environnement social, ou encore, à la personnalité. Ce sens est d'ailleurs en harmonie avec ce que suggère Le Bœuf (2004 : 270).

Deuxièmement, la créativité sociale peut, *lato sensu*, être considérée comme la capacité d'apporter ou d'aider à trouver des solutions originales aux problèmes d'adaptation auxquels font face des groupes sociaux. Vu sous ce prisme, la créativité sociale devient une méthode de résolution des problèmes. La démarche créative commence, de ce point de vue, par la reconnaissance d'une difficulté. À partir de là, on peut postuler que l'acte créatif implique une démarche qui se construit sur un désaccord, une contrariété. Lequel désaccord pousse les individus à se mobiliser pour rechercher une nouvelle solution à la difficulté qui surgit. Ce deuxième sens que prend l'expression « créativité sociale » a été régulièrement convoqué dans cette analyse.

Troisièmement, la créativité sociale peut être caractérisée par une volonté ou une intention de transformer son environnement, son « propre monde », ce que nous nommons son « moi social existentiel ». La créativité sociale porte donc, de part en part, c'est-à-dire précisément par quelques bouts qu'on la tienne, l'idée de modification, de changement social. La créativité au sein d'une collectivité peut s'apprécier à plus d'un niveau. Pour nous, notre attention sera davantage portée sur la créativité économique, agropastorale et culturelle (musicale et artistique).

Seulement, « Les notions d'enfance et de jeunesse auxquels nous nous référons ici ne peuvent être fondées sur de simples critères biologiques ; elles doivent plutôt englober des variables sociales et culturelles telles que le sexe, la religion, la classe, le rôle social, les responsabilités, les attentes, la race et l'ethnicité » (De Boeck et Honwana 2005 : 6). Bien que nous avons intégré ces éléments qui permettent une certaine homogénéité originelle, nous tenons à faire savoir que les enfants et les

jeunes sur lesquels nous nous appuyons dans cette réflexion, ne font pas référence à une catégorie sociale homogène. En effet, ces enfants et ces jeunes se signalent par les dissemblances de leurs trajectoires existentielles, leurs provenances régionales, linguistiques et sociales. C'est la raison pour laquelle, ils ne sont pas appréhendés, tout au long de cet itinéraire analytique, comme une « classe d'âge », mais plutôt, pour reprendre mots pour mots le propos d'Anne-Sidonie Zoa (1999 : 237), comme « une étape de la vie ». Dans cette réflexion, nous envisageons « les jeunes non seulement comme des proto-adultes ou des êtres en devenir, mais surtout comme des êtres au présent et des agents sociaux à leur présence propre » (De Boeck et Honwana 2005 : 6). En optant, comme nous prétendons le faire, d'être attentifs aux enfants et aux jeunes afin d'apprendre comment ils agissent eux-mêmes, en nous assignant pour objectif de mettre en évidence certaines de leurs stratégies de conquête statutaire, il s'agit, pour nous, d'apporter une contribution dont l'objectif est de désenclaver le monde des enfants et des jeunes en nous intéressant, davantage, à ce qui fait sens, aujourd'hui, pour ces acteurs urbains au Cameroun. En d'autres mots, il est question de retrouver les enfants et les jeunes dans leurs centres d'intérêts, dans leurs attractions, dans leurs préoccupations, pour essayer de pénétrer quelques-uns des modes opératoires à travers lesquels ils négocient leur existence. Car, il convient de l'affirmer avec vigueur, malgré le peu de considération qu'on leur porte, dans notre contemporanéité, « beaucoup de jeunes gens sont engagés en Afrique dans des activités sociales, politiques, culturelles et économiques multiples ; ils démontrent une créativité débordante en se forgeant une vie propre dans un climat de conflit et d'instabilité sociale » (De Boeck et Honwana 2005 : 7).

Enfants, jeunes et créativité dans les espaces urbains

En quoi est-il pertinent de lire la ville comme un milieu qui crée et offre des opportunités pour les enfants et les jeunes au Cameroun ? Ainsi se trouve énoncée la question qui retient notre attention. Pour y répondre, il faut avant tout faire observer que les espaces urbains se présentent comme des cadres sociaux qui créent et offrent des opportunités pour les enfants et les jeunes dans la mesure où cette réalité est démontrable si l'on considère certaines formes d'activités économiques, agricoles et culturelles qui relativisent la description négative que l'on fait des écosystèmes sociaux urbains africains.

Les activités économiques dont nous faisons mention ici ne relèvent pas, *stricto sensu*, du secteur informel – bien qu'on puisse déceler un lien entre certaines de ces activités et le secteur informel. Il s'agit plutôt d'occupations saisonnières que mènent certains enfants et jeunes durant les périodes de vacances scolaires et qui sont supposées leur permettre d'économiser un peu d'argent grâce auquel ils peuvent préparer leurs rentrées scolaires et académiques. Généralement, ces activités économiques (vente ambulante d'arachides, de bananes, d'ananas, de friperie, etc.)

fleurissent dès la fin du mois de mai,⁶ période à laquelle l'année scolaire connaît une interruption et marquant « officiellement » le départ en vacances dans la plupart des établissements primaires et secondaires. À cette période, il n'est pas rare de trouver certains élèves qui, comme Olivier, 16 ans, élève en classe de 4e au Collège « CCCS », et venu passer ces vacances à Yaoundé, s'investissent dans des métiers ambulants. L'intéressé, approché le 03 août 2009 et interrogé sur les raisons qui fondent son investissement dans cette catégorie d'activités explique :

Je vends les arachides depuis trois ans.

Que fais-tu avec l'argent que tu gagnes ?

Avec l'argent que je reçois, j'aide mes parents à payer ma pension.

Comment fais-tu pour garder ton argent ?

Je donne à mon grand-frère.

Et avec cet argent, que vas-tu faire ?

Je vais seulement payer la pension.

Est-ce qu'on t'oblige à vendre les arachides ?

Non, on ne m'oblige pas. Je ne peux pas venir en vacances et rester là comme ça à ne rien faire.

Est-ce que tu as également des amis qui vendent comme toi ?

Oui, j'ai aussi des amis. D'autres vendent les arachides, les bonbons pendant les grandes vacances et d'autres vendent même aussi pendant les congés des premier et deuxième trimestres, moi je ne vends pas pendant les congés-là.

Les informations qui sont mises en exergue dans cet entretien appellent à un certain nombre de commentaires. Tout d'abord, à en croire le jeune Olivier, l'activité qu'il mène résulte d'un choix délibéré. En ce sens, on peut donc dire qu'elle s'éloigne de la problématique relative au travail des enfants telle que conceptualisée par ceux qui, très souvent, n'y voit qu'une réactualisation de l'exploitation de ces derniers. Ensuite, les bénéfices récoltés sont soigneusement préservés par son grand-frère à qui Olivier verse quotidiennement une somme. Malheureusement, ce dernier a été hésitant quand nous lui avons demandé de nous dire le montant qu'il versait journalièrement à son frère aîné. En revanche, nous avons appris de la bouche du concerné lui-même que cet argent serait employé pour payer les frais de scolarité.

Ce qui nous semble particulièrement fructueux, c'est l'idée que le jeune Olivier pratique ce petit commerce à l'occasion de son séjour à Yaoundé, chez son frère aîné. Il avoue lui-même travailler parce qu'il n'a pas envie de « se croiser les bras ». Il y aurait donc, dans le choix fait par Olivier de vendre des arachides, un désir de s'occuper. C'est la même volonté que l'on retrouve chez Paul, 19 ans, élève dans la section industrielle, « option : installation des sanitaires » au Collège d'enseignement technique (Cetic) de Sangmelima. En effet, au moment où nous

l'avons rencontré, Paul effectuait un stage de vacances depuis trois mois au Bureau camerounais d'affrètement et de voyages (Bucavoyages). Il raconte :

Je fais un stage à Bucavoyages où je suis laveur de voitures.

Tu laves en moyenne combien de véhicules par jours ?

Trois voitures.

On te paye combien par voitures lavées ?

Cinq cent FCFA. Donc trois voitures ça me donne 1500 F CFA puisque chaque voiture c'est 500. On se lève à 4 heures et on lave les voitures de transport de l'agence. On a 500 F CFA de ration. Donc par jour, je ne peux pas me retrouver avec moins de 2500 F CFA. En plus, il peut aussi arriver que d'autres voitures viennent, comme celles de l'hôtel, par exemple.

Que vas-tu faire avec l'argent que tu gagnes ici ?

L'argent-là n'existe même plus. J'ai déjà préparé ma rentrée scolaire. J'ai déjà acheté tout (cahiers, bics, tenues, etc.).

Nous lui posons la question de savoir *où est-ce qu'il habite ?* Il répond :

[Au village] Et il poursuit : Si je n'étais pas resté ici à Sangmelima, je serai déjà rentré au village.

Les informations que nous fournissent cet entretien ne s'écartent pas fondamentalement de celles issues de celui qui le précède. Ici, on voit également de quelle manière Paul met un point d'honneur à utiliser les fonds issus de son labeur pour préparer sa rentrée scolaire. C'est dire que l'argent que gagnent les jeunes en travaillant durant les vacances leur est d'un précieux concours dans leur réussite scolaire. A la fin de l'entretien, Paul affirme qu'il réside au village. En réalité, ce qu'il semble vouloir indiquer, c'est que ses parents vivent à la campagne et que la raison qui fonde et justifie sa présence à Sangmelima est essentiellement scolaire. À travers ces indications, se trouve affirmée une faille à partir de laquelle les espaces urbains se dressent comme des lieux qui offrent aux enfants et aux jeunes des opportunités.

En effet, l'opposition « village » et « ville » est une des portes d'entrée qui renseignent le mieux sur le caractère propice des espaces urbains. On s'en rend compte en scrutant avec attention la catégorie d'enfants et de jeunes qui nous intéressent. Dans ce sens, il est important de relever que les enfants et la plupart des jeunes qui quittent les campagnes pour la ville durant les vacances y viennent, pour travailler. En empruntant une catégorie doxique qui a pignon dans le vocabulaire au Cameroun, on dira qu'ils viennent en ville « pour prendre leur part ». Ceci pour désigner le fait qu'ils y séjournent essentiellement pour accumuler un minimum de ressources financières qui leur seront très utiles pour préparer

leur rentrée scolaire, aider leurs cadets, etc. À titre d'illustration, au terme des vacances, il arrive souvent que ces jeunes aient de l'argent pour se prendre en charge. C'est donc pour cette finalité que de nombreux jeunes se déploient dans les rues urbaines durant ce « temps-mort » scolaire. Ils viennent souvent, par la même occasion – non sans conséquences – faire concurrence aux acteurs de l'économie souterraine. Même si certains enfants et jeunes avec lesquels nous avons devisé soutiennent qu'ils se livrent à cette activité pour « perdre ou tuer le temps », force est de constater que cette façon de se distraire permet à beaucoup de trouver leur compte car ils y tirent au moins l'argent de leur ration journalière.

Contrairement aux milieux ruraux, l'espace urbain se présente comme un environnement ouvert, porteur de nombreuses possibilités d'activités économiques. Qui plus est, le fait que les villes camerounaises s'étendent de plus en plus positionne les écosystèmes sociaux urbains comme des cadres qui favorisent la créativité sociale des jeunes car ceux-ci, étant entendu qu'ils y évoluent, peuvent exercer certaines activités qui leur permettent de « s'en sortir ». À cause de cela, il n'est pas excessif de penser que, avec l'extension des villes, s'ouvrent plus d'espaces de production et de consommation que les jeunes peuvent saisir.

Le développement récent de certaines activités agricoles (et pastorales) nous en fournit une illustration patente. La forme d'agriculture sur laquelle nous mettons le doigt est l'agriculture périurbaine, c'est-à-dire, celle qui se pratique autour des grandes villes. En effet, l'entrepreneuriat agricole autour des grandes villes est une piste sérieuse qu'explorent certains jeunes. La proximité d'avec le marché est une donnée qui positionne la ville comme un lieu d'opportunités pour ces derniers. Le fait que la ville soit considérée comme le siège de la consommation par excellence apparaît comme une opportunité qui est saisie par ces jeunes et cela justifie l'importance des enfants et des jeunes qui s'y investissent dans diverses sortes d'activités.⁷

Pour voir en quoi est-ce que l'implication des jeunes dans cette activité participe de la créativité, il faut se rappeler que, dans les sociétés africaines contemporaines en général, et dans la société camerounaise sur laquelle nous portons notre regard, en particulier, on ne compte plus l'effectif de jeunes qui se sont établis dans les espaces urbains, soit pour des motifs scolaires ou académiques, soit pour suivre une formation dans tel ou tel secteur d'activité, ou encore, pour chercher du travail – ou pour d'autres motivations – et qui se meuvent dans l'économie informelle. À côté de cet ordre de personne, une autre catégorie de jeunes prend des proportions inquiétantes : ce sont les jeunes en situation de chômage. S'il est possible pour qui est attentif à ce qui se donne à observer dans le secteur informel d'y voir des faits qui attestent la créativité dont font montre des enfants et des jeunes, notre intérêt porte ici sur les activités agro-pastorales qui sont d'autres types d'opportunités de travail que tentent de saisir un nombre, fut-il encore minime, à l'heure actuelle, de jeunes.

Pour la plupart, il s'agit de jeunes qui ont senti qu'il existe autour des grandes villes des opportunités de s'occuper. En effet, dans les milieux urbains vivent de nombreux consommateurs qui, à cause de la nature de leurs activités, sont dans l'impossibilité de s'investir dans des activités de production. Dans les villes, les produits agricoles et d'élevage sont très sollicités et la demande va toujours *crescendo*. Pour ces jeunes, réunir des moyens nécessaires à la réalisation de la production de cultures maraichères (légumes, fruits, racines et feuilles), de plants en pépinière, de la myciculture (culture du champignon), de fleurs ou encore de maïs présente des atouts certains : accès facile au marché, clientèle importante et souvent capable de payer le prix. Les jeunes producteurs ont également la possibilité de mettre aisément la main sur des intrants agricoles de qualité ; de profiter des moyens de transport faciles non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour écouler leur production ; d'avoir un accès facile à l'information, etc. ; de profiter des services et infrastructures de base ; de démarrer avec peu de moyens ; d'avoir le moyen de s'assurer un emploi stable pour pourvoir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leurs familles ; d'avoir le moyen de gagner de l'argent ; et la possibilité de s'assumer et de prendre en charge sa vie.⁸

Mais, il n'y a pas que vers l'exercice des activités agricoles que nous devons tourner notre regard. Il existe également des jeunes qui pratiquent l'élevage autour des villes (élevage des porcs, du poulet de chair, des lapins, des poissons, des cailles, des aulacodes, etc.). Tous bien considérés, si ces activités fleurissent davantage autour des villes et non dans les centres urbains, c'est en raison des nombreux inconvénients qui se dressent dans les villes. Parmi ceux-ci, on peut citer, sans être exhaustif, les litiges fonciers, les catastrophes naturelles (inondations, éboulements ...), la difficulté à avoir accès à une terre arable, etc.

Pour se convaincre de l'intérêt que présentent les activités agro-pastorales que nous venons de mentionner dans l'épanouissement socio-économique des jeunes, il n'est pas superflu de considérer leurs avis. En tout cas, le sentiment de Jean-Romuald, fleuriste à Nsimalen, semble indiquer que c'est une chance pour lui d'être installé à côté de la ville de Yaoundé. Il témoigne :

J'ai 23 ans. Après mes études en menuiserie, je n'avais personne pour m'aider à ouvrir un atelier. Mon frère fleuriste à Yaoundé m'a mis en contact avec un agronome qui cherchait un employé pour tenir sa pépinière. Il m'a recruté et m'a formé en production des plants de palmiers à huile et greffage des arbres fruitiers. Avec le temps, le salaire devenant irrégulier, mon frère m'a donné des semences de quelques espèces de fleurs très demandées à Yaoundé et m'a expliqué comment les cultiver. C'est ainsi que j'ai démarré cette nouvelle activité qui m'occupe aujourd'hui. Je fais dans les fleurs de jardin » (in *La Voix du Paysan* 2009 : 9).

Pour justifier son choix de s'établir dans une banlieue de la ville de Yaoundé, le fleuriste répond :

J'ai déménagé pour vivre à Nsimalen où je loue ma chambre à 12 000 F par mois. Étant sur place, j'ai pu trouver non loin de ma pépinière, à côté d'un bas-fond, un terrain de 1/2 hectare que je loue à 25 000 F par an. J'y cultive les légumes, la pastèque, le piment et leombo. Mes clients viennent de Yaoundé. Il y a des bayamsalam (revendeuses) qui viennent acheter les légumes et les fruits sur place. Parfois, dès que je sors du champ, comme je suis sur un axe goudronné, les voitures s'arrêtent aussitôt pour acheter toute ma production. J'ai déjà compris une chose, mon avenir est dans l'agriculture. C'est une chance d'être à côté de Yaoundé où tout se vend, même les fleurs (in *La Voix du Paysan*, 2009 : 9).

Jean Bakari, producteur de fleurs à Nsimalen a un point de vue similaire. Il insiste tout particulièrement sur les atouts que présentent les écosystèmes sociaux urbains :

J'ai reçu une formation en agriculture mais je me suis spécialisé sur les fleurs à la demande des clients qui m'ont dit que ma proximité avec l'aéroport de Yaoundé-Nsimalen me serait très avantageuse. Je cultive les fleurs de jardin. Par mois, je produis environ 1 000 pieds de différentes espèces. Le prix d'un pied varie entre 150 et 1 000 F CFA. Mes clients viennent de Yaoundé, de Mbalmayo, d'Ebolowa et même du Gabon. Les fleurs les plus demandées sont le Duratan, le Rosier, le Sapin, l'Hibiscus, le Pourpier, le Bégonia. Les périodes où je fais de bonnes recettes sont les mois d'avril, mai, juin et août. Aux jeunes qui voudraient se lancer dans la culture des fleurs, je leur conseille de ne pas trop s'éloigner de la ville où se trouve la clientèle. Au village, ça ne paiera pas (in *La Voix du Paysan*, 2009 : 9).

On aurait tort de penser que les jeunes que nous faisons parler ici ne sont que des jeunes horticulteurs. Cyprien et Christian sont tous deux des maraîchers qui confessent volontiers le succès qu'ils rencontrent grâce à la culture de certains de leurs produits. Voici ce que rapporte Cyprien qui pratique son activité à Nkol Odom, une localité située à la périphérie de la ville de Yaoundé :

Je suis élève en classe de première. Je fais l'agriculture parce que, depuis que je suis enfant, je vois mes parents et mes aînés cultiver la terre. Le terrain appartient à mon père et il m'a juste donné une petite parcelle pour que je puisse faire mon champ. Je cultive les céleris, les tomates, les poivrons, les poireaux, les carottes, la laitue et autres légumes. Mes clients sont les Bayam Sellam du marché du Mfoundi à Yaoundé. Le prix varie entre 500 et 1 500 F CFA selon les saisons. Le maraîchage est bien rentable. Grâce à ça, j'ai pu construire une chambre dans laquelle je vis et je paie mes fournitures scolaires (in *La voix du paysan*, 2009 : 9).

Christian, la trentaine, apporte des informations qui s'orientent dans une perspective identique à celle de Cyprien. Il confie :

En réalité, je suis maçon de formation. Je suis originaire de Zamengoué (à une vingtaine de km de Yaoundé). Je suis arrivé à Nkol Odom (5 km de Yaoundé) en 2007 grâce à ma grande sœur qui est mariée dans ce village. C'est elle qui m'a dit qu'il

y a de bonnes opportunités dans l'agriculture à Nkol Ondom. J'y suis arrivé et j'ai constaté qu'elle avait raison. Aujourd'hui, je cultive la laitue, les carottes, les céleris, le chou et autres légumes. La terre que j'exploite appartient à mon beau-frère. Mes principaux clients sont les revendeurs du marché du Mfoundi à Yaoundé. C'est une activité qui rapporte. Grâce à mes revenus, je m'occupe aisément de ma femme et de mon enfant (in *La voix du paysan*, 2009 : 9).

Tous ces exemples que l'on pourrait multiplier en donnant la parole à des jeunes qui, autour des villes de Douala, Ngaoundéré, Maroua, etc., s'activent dans des activités agro-pastorales périurbaines indiquent l'inventivité dont ils font montre dans un contexte d'adversité protéiforme. En considérant avec attention leurs itinéraires biographiques, on se rend compte que, pour la plupart, les jeunes qui s'investissent vers ces secteurs sont des personnes qui, suite à leur socialisation scolaire, n'ont pas pu s'insérer sur le marché de l'emploi. Dans un contexte où le « mythe du matricule » structure toujours l'imagination de la réussite de nombreux jeunes, le fait qu'une minorité d'entre eux s'investissent dans les métiers de la terre et y réussissent appelle un commentaire fondamental.

C'est que, parmi les générations contemporaines, l'idée qui se fait de plus en plus jour est que la réussite sociale ne se lit plus uniquement et exclusivement à partir d'un travail bureaucratique. En choisissant de préférer la pioche à la plume (Ela 1971), les jeunes gens prouvent que ce qu'il est important de retenir, c'est que, à défaut de déboucher sur un emploi administratif, l'école donne les moyens de trouver du travail. Un tel éclairage interpelle en même temps les pouvoirs publics qui se soucient très peu du type d'homme dont la société a besoin pour se développer.

À ceux qui pourraient nous objecter le caractère insignifiant ou peu rentable des activités que pratiquent les enfants et les jeunes dont nous parlons, nous répondons, en prenant appui sur *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber, que ces activités sont en réalité économiquement porteuses. Car l'argent est par essence prolifique et générateur d'argent. N'utilisant pas les bénéfices pour satisfaire leurs jouissances, mais plutôt pour accroître leurs activités, ces enfants et ces jeunes se retrouvent, à la fin des vacances ou dans l'exercice de leurs activités agro-pastorales, avec une somme d'argent qui les met à l'abri d'un certain nombre de besoins, tout en participant, à leur niveau, au fonctionnement de leurs cellules familiales. Cette idée est en harmonie avec celle que défend Weber lorsque, dans son ouvrage précédemment cité, il réussit à manifester l'ascendance du calvinisme sur la propagation de l'esprit du capitaliste. A en croire le célèbre sociologue allemand, en effet, il est possible de jeter un pont entre ces deux éthos du moment qu'ils mettent tous en avant une conduite austère qui sert tant la rédemption de l'âme puritaine que la dynamique de l'accumulation.

Appliqué au contexte camerounais, le raisonnement du théoricien allemand autorise à penser les différentes séquences « professionnelles » des jeunes que nous avons esquissées ici comme différentes trajectoires qui participent, plus largement, d'un parcours vers la réussite sociale. En effet, très souvent, en ce qui concerne les activités que les jeunes élèves exercent durant les vacances, il n'est pas rare d'observer une mobilité professionnelle ascendante. De la sorte, il arrive que les métiers pratiqués par ceux-ci varient en fonction du capital que ces jeunes réussissent à mobiliser au terme de leurs vacances.

Mais ce n'est pas tout. Le milieu urbain ouvre également aux jeunes de nombreuses opportunités culturelles. Dans cette perspective, il faut peut-être accorder une attention particulière aux métiers qu'exercent les enfants et les jeunes dans ces espaces. Ici, il convient de mentionner les métiers d'artistes, de danseurs, de chorégraphes, d'humoristes, de peintres, de sculpteurs, de plasticiens, etc. Pour l'essentiel, l'effervescence de ces métiers qui s'origine dans l'apparition de nouvelles « industries culturelles » s'enracine dans ce que nous avons appelé la dynamique des modèles et des itinéraires de la réussite sociale que prise la jeunesse urbaine camerounaise (Manga Lebongo 2007).

À partir de l'implication de ces derniers dans ces espaces, il est possible de dépasser les lectures qui présentent les villes africaines comme des espaces accessoires, dont les jeunes sont des acteurs passifs face aux impératifs (politiques, économiques, culturels) d'un monde social auquel ils sont régulièrement confrontés. Au regard de ce que nous avons observé, notre point de vue est que, même s'il nous paraît possible de penser la ville africaine comme un cadre au sein duquel se dramatise un certain nombre de déficits, celle-ci se présente comme un haut lieu où s'affirme l'ingéniosité et la vitalité des enfants et des jeunes. En témoigne par exemple les phénomènes aussi divers que le commerce des denrées alimentaires, la pratique des stages de vacances, l'agriculture périurbaine, etc. qui s'y épanouissent. En réalité, en tenant compte de toutes ces activités, il est possible de mettre en évidence la créativité protéiforme dont font montre les jeunes dans les grandes villes d'Afrique, pour montrer ce que l'adversité qu'ils conjuguent au quotidien évoque et provoque en termes d'ouvertures dans les villes camerounaises contemporaines.

Conclusion

Tout au long de cette étude, les questions qui ont alimenté nos réflexions étaient guidées par un souci : interroger d'une manière peu courante la ville de façon à mettre en exergue les activités créatrices qui y sont produites par les enfants et les jeunes dans le contexte camerounais. Pour cela, il s'est d'abord agi de préciser les contours de ce que revêtent dans le cadre de ce travail les notions de créativité, d'enfants et des jeunes. La créativité dont il s'agit dans ce travail, renvoie, avons-nous vu, à un processus faisant intervenir des éléments cognitifs par lequel les

jeunes extériorisent leur singularité dans la façon de lier des choses, d'associer des idées, d'engendrer des situations qui, par l'aboutissement du résultat concret de cette démarche processuelle, change, modifie ou transforme la perception, l'usage ou la matérialité auprès d'un public donné. La créativité sociale des enfants et des jeunes qualifie ainsi la capacité dont dispose ce groupe à produire, à une période précise, des solutions, des idées ou des concepts qui sont susceptibles de permettre de réaliser, d'une manière efficiente et inattendue, une action. L'espace urbain, quand à lui se présente comme un milieu qui crée et offre des opportunités pour les enfants et les jeunes dans la mesure où il rend possible le développement de l'imagination créatrice des jeunes grâce à laquelle fleurissent un nombre considérable d'activités économiques, agricoles et culturelles qui relativisent la description négative que l'on fait de cet écosystème social au Cameroun.

Notes

1. Le Cameroun se singularise en effet par la jeunesse de sa population. Selon les statistiques descriptives que fournit Tsala Tsala (2009 : 101), « Le taux de croissance annuelle de la population du Cameroun est passé de 3,0 pour cent en 1976 à 2,9 pour cent en 1987 et à 2,87 pour cent en 2000 selon les projections (DSCN 1987). Toujours à partir des mêmes sources, et suivant les calculs effectués par le FMI en octobre 2000, la population camerounaise est théoriquement passée à plus de 17 106 000 habitants. Les différentes projections donnaient les chiffres de 18 000 000 pour 2005, 23 000 000 pour 2014 et 25 000 000 pour 2020 dont 51 pour cent de femmes et 49 pour cent d'hommes. » D'après les résultats provisoires de la troisième enquête camerounaise auprès des ménages (Ecam III 2008 : 25), « La population camerounaise est estimée à 17,9 millions de personnes en 2007, dont 51 pour cent de femmes et 49 pour cent d'hommes. » Selon les données de cette même source (Ecam III 2008 : 25), « cette population est extrêmement jeune : 43 pour cent des personnes ont moins de 15 ans et 3,5 pour cent seulement sont âgés de 65 ans ou plus ».
2. En portant notamment notre regard sur les jeunes de la rue par exemple. Ou encore, en interrogeant les « vagabonds », les « délinquants », et/ou toute la part de « déchets sociaux et/ou domestiques » qu'on y fait figurer.
3. Voir la tonalité qui s'exhale d'un certain nombre de rapports commandités par le ministère camerounais de la ville et réalisé par des cabinets d'experts (Sasco, 2000 ; Abondo Akomndja, Missi, Emini Ekouma 2002). Consulter aussi Eboko (2002).
4. De nombreuses pistes de réflexion ont été fouillées afin d'interroger les comportements sociaux en termes de logiques d'action. Pour notre part, nous inspirons de la synthèse réalisée par Michel Lallement (2000).
5. Voir dans le livre *Le récit des origines du monde et de l'humanité*. Il y est écrit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». Cf. *La Bible*, Genèse 1, 1.
6. Ce qui correspond à la fin de l'année scolaire au Cameroun. Les vacances s'étalent sur trois mois. Ce qui donne une idée de la période durant laquelle cette catégorie d'acteurs est mobilisée.

7. Il ne s'agit pas ici seulement d'un regard objectif au regard des acquis de l'ethnologie et de la sociologie urbaine. La ville est également lue, de façon subjective (c'est-à-dire par les enfants et les jeunes eux-mêmes) comme le siège de la consommation par excellence.
8. Pour construire cette partie de notre réflexion, nous nous sommes fortement inspiré des idées développées dans *La voix du paysan* qui se veut, au Cameroun, le *Mensuel de l'entrepreneur rural* n° 217 (2009 : 5-13).

Références

- Abondo Akomndja, Vincelline, Jean-Paul Missi, Zéphirin Emini Ekouma, *et al.*, 2002, Projet n° CMR/2000/08/08/56, Document de stratégie de prévention locale de la délinquance urbaine à Yaoundé, document de discussion.
- Arborio, Anne-Marie et Pierre Fournier, 2001, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris : Nathan, 2^e éd.
- Bayart, Jean-François, 1985, *L'État au Cameroun*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2^e éd.
- De Boeck, Filip et Honwana, Alcinda, 2005, « Faire et défaire la société : enfants, jeunes et politique en Afrique », *Politique Africaine* n° 80, décembre, Paris : Karthala, pp. 5-11.
- Dubet, François, 1994, *Sociologie de l'expérience* Paris : Seuil.
- Eboko, Fred, 2002, Pouvoir, jeunesse et sida au Cameroun. Politique publique, dynamiques sociales et construction des sujets, Thèse pour le doctorat en science politique, Université de Bordeaux, Institut d'études politiques.
- Ecam III, 2008, Troisième enquête camerounais auprès des ménages (Ecam III), « La population camerounaise, in *Ecam III, Tendances, profil et déterminants de la pauvreté au Cameroun entre 2001-2007* », Yaoundé : INS.
- Ela, Jean-Marc, 1971, *La plume et la pioche. Reflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Yaoundé : CLÉ.
- Lallement, Michel, 2000, « A la recherche des logiques d'action », in Philippe Cabin et Jean-François Dortier, *La sociologie. Histoire et idées*, Paris : Sciences Humaines, pp. 256-257.
- La Voix du Paysan*, 2009, « Agriculture et élevage autour des grandes villes. On y gagne bien sa vie », *Mensuel de l'entrepreneur rural*, n° 217, pp. 1-18.
- Manga Lebongo, Jean-Marcellin, 2007, Les dynamiques des modèles sociaux au Cameroun. Esquisse d'une sociologie des imaginaires de la réussite sociale et politique de la jeunesse urbaine de Yaoundé, Mémoire de maîtrise en Sociologie, Université de Yaoundé-I, Inédit.
- Manga Lebongo, Jean-Marcellin, 2009, Jeunesse urbaine camerounaise, créativité sociale et contestation politique. Analyse de quelques modes d'expression et d'action d'une catégorie sociale, mémoire de DEA en Sociologie, Université de Yaoundé-I, Inédit.
- Mbembé, Achille, 2005, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris : Karthala.
- Mucchielli, Alex, éd., 2004, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Paris : Armand Colin, 2^e édition.
- Nguendo Yongsi, H., B., Dickens Priso, et Humphrey Ngala Ndi, 2008, « Mutations fonctionnelles de l'espace en milieu urbain camerounais : occupation des fonds de vallées et risques de santé à Yaoundé », in *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines*, Université de Yaoundé I, Vol. 1, N° 8, Nouvelle série, 2008, Premier et Second Semestres.

- Osborn, 1971, *L'imagination constructive*, Paris : Dunod.
- Sasco, 2000, Élaboration d'un plan d'insertion des jeunes en difficulté, Phase II, Enquête de terrain (Douala), étude menée pour le compte du ministère de la ville.
- Touré, Moriba et Fadayomi, éd., 1983, *Migrations et urbanisation au Sud du Sabara : Quels impacts sur les politiques de population et de développement ?*, Dakar/Paris : CODESRIA/Karthala, Coll. « Série des livres du CODESRIA ».
- Tsala Tsala, Jacques-Philippe, 2009, « Psychologie et développement. Comment la psychologie peut-elle contribuer au développement du Cameroun », in *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines*, Université de Yaoundé I, Numéro Spécial, *Actes des « Mercredis des Grandes Conférences »* 2006-2007.
- Zoa, Anne-Sidonie, 1999, « Langages et cultures des jeunes dans les villes africaines », in Gauthier, Madeleine et Guillaume, Jean-François (éd.), *Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde*, Laval : PUL/L'Harmattan, pp. 237-250.

